

Dimanche 16 mai 2010
Ephésiens 3/14-21
Bettina Schaller
Colmar

L'hymne de ce dimanche est très riche, et, d'un point de vue exégétique, complexe, à l'image de toute l'épître aux Ephésiens. Nous nous concentrerons donc sur certains éléments et ferons valoir un mouvement du texte.

Le fléchissement des genoux (v. 14) oriente le texte vers la tonalité de la prière. Toutefois, le passage fait suite à des versets dans lesquels Paul – ou un autre – s'émerveille d'avoir été choisi pour annoncer aux païens « la richesse du Christ », le « Mystère du Christ » (Eph. 3, 1-13). Ainsi cette hymne est un acte de reconnaissance (dans les deux sens du mot) envers Dieu qui a, en lui, « déployé sa puissance », qui lui a confié une charge, lui le « moindre de tous les saints » (Eph 3, 7-8) ; le choix de Paul comme apôtre montre quelle est la grandeur et la puissance de Dieu. L'hymne expose ainsi la grandeur et la puissance de Dieu : c'est une prière d'adoration devant plus grand que soi, et dont la grandeur fait fléchir les genoux dans la louange.

Qui « mérite le nom de père » ?

Il est difficile de renoncer à la métaphore paternelle qui a partie liée avec la question de l'origine. Certes, les théologies féministes revendiquent, à juste titre, de pouvoir évoquer la maternité de Dieu : la métaphore maternelle est aussi largement biblique. Cela ne fait qu'ouvrir plus largement encore la question, comme une « parentalité » divine, si l'on peut dire. En tout état de cause, il s'agit de rendre compte de l'origine. Cette question de l'origine est cruciale et pointe vers l'existentialité de toute vie : où en est le fondement ? Elle pose la question de la transcendance de Dieu qui n'est pas, aujourd'hui, une mince affaire, celle d'une altérité fondatrice, vraiment.

La métaphore paternelle, en général, fait très souvent l'objet d'un malentendu. Le raisonnement commun est le suivant, peu ou prou : « avec le père que j'ai connu, comment puis-je recevoir que Dieu est père ? ». Ce raisonnement prend comme point de départ les paternités humaines, qui seraient alors exemplaires, qu'elles soient en bonne part ou en mauvaise part ; ce qui revient à dire que la paternité de Dieu serait à l'image des paternités humaines. Le texte renverse totalement le raisonnement et, ce faisant, affirme deux choses : que la paternité est

vraiment une métaphore recevable pour parler de Dieu ; que la paternité de Dieu est le point de départ de tout discours sur la paternité. Il faut donc découvrir comment Dieu est père et, éventuellement, légitimer les paternités humaines en ce qu'elles sont, ou non, à l'image de la paternité de Dieu : c'est du Père que toute paternité tire son nom...(v. 14).

Le texte grec parle plus précisément de « patrie » (*patria*) plus que de « paternités » (trad. de la *Vulgate*) : *patria* désigne aussi bien un clan familial que n'importe quelle unité sociale. L'hymne, au verset 15, embrasse d'autres paternités célestes. Elle renvoie à des représentations qui évoquent des familles angéliques (1 *Hen* 69, 3, par ex.). Mais Dieu est Le Père (*ton patéra*). Le texte joue donc sur les deux mots, pour rendre compte de la paternité « totale » de Dieu : Dieu est Père de toutes choses.

Cette paternité est celle du Dieu créateur. Le Père est le Créateur, c'est-à-dire, qu'il *nomme*, fait venir à l'existence. À cette paternité est associée une toute puissance (v. 20), plus exactement une puissance sur toutes choses (*litt.* : « à lui qui peut, par puissance, sur toute choses... »). Dieu est celui qui arme de puissance et fortifie l'homme intérieur (v. 16), par l'Esprit ; il enracine dans l'amour (v. 17), par le Christ ; il fait entrer dans la plénitude - de Dieu (v. 19).

In fine, l'explosion hymnique rend compte d'une grandeur de Dieu qui va jusqu'à élever le croyant à ses propres « dimensions ». (v. 18-19). C'est tout de même impressionnant ! Est-ce bien raisonnable...? La paternité de Dieu, ce n'est pas, pour Lui, de garder jalousement son « rang », mais au contraire d'élever l'homme à lui, de le rendre « semblable », à son image. Et c'est cela l'Église (Eph 3, 10) : l'assemblée de ceux en qui la force et l'amour de Dieu, sont déployés.

La perspective globale, me semble-t-il, est ainsi d'affirmer que Dieu fait participer l'homme à sa propre gloire, terme difficile mais majeur que nous rencontrons aux v. 16 et 21. Je propose ici d'associer ce mot gloire à l'idée d'un dépassement des limites, d'un dépassement des vues humaines (sur la base du v. 20). Croyons-nous cela ? Croyons-nous que Dieu peut faire de nous bien au-delà de ce que nous pensons ? Croyons-nous que Dieu peut nous donner d'aimer « à sa façon » ? Croyons-nous que Dieu peut nous donner la force de vivre dans ce monde ? La perspective d'Eph. bat en brèche (6^e dimanche après Pâques...) le sentiment de défaite pour promouvoir la foi, cette attitude qui fait le pari de compter sur Dieu, sur le Père.

La lecture associée à ce dimanche est celle de Jn 15, 26-16,4, sur la venue du Paraclet (quoique les versets 16, 1- 4 me paraissent aborder un autre sujet). Le thème du dimanche est « la communauté en attente ». Si l'on veut relier tout cela (!), on peut dire que l'Esprit Saint est ce qui rend participant à la gloire de Dieu ; le temps post-pascal est ce temps

d'attente où prend place le témoignage de l'amour de Dieu, dans toutes ses dimensions, et à l'image du Christ, un amour qui se déploie en tous ceux qui croient en lui, qui comptent sur lui. C'est ainsi que son « Nom est sanctifié », son Nom de Père.